

1	INTRODUCTION	2
2	GLOIRE ET MISÈRE DE LA BOURSE <i>Lettre à un jeune boursier</i>	4
3	Art de la spéculation et artistes en spéculation	5
4	(Un bien étrange personnage que <i>l'homo speculator...</i>)	6
5	Les femmes et la Bourse	8
6	Un match de football	9
7	(Marienbad)	11
8	Une spéculation garantie	12
9	(L'argent métal)	13
10	(La guerre)	15
11	La météorologie et la Bourse	16

1 INTRODUCTION

Quel est le moteur de l'existence? L'amour, l'argent, la puissance ou la vanité... Je laisse aux philosophes, aux psychologues et aux sociologues le soin de répondre à cette question.

Dans l'univers où j'ai vécu les années les plus précieuses de ma vie, ce moteur c'était l'argent. Né en Hongrie féodale du temps de l'Empire des Habsbourg, j'ai passé ma jeunesse en France, la France capitaliste d'avant-guerre, puis j'ai travaillé à Wall Street, bastion du capitalisme moderne; je ne sais plus moi-même à quel monde j'appartiens, sinon à celui de la Bourse. Que je me trouve à la Bourse de Johannesburg, de Singapour, de Bogota ou d'Oslo et au bout d'une heure je me sens déjà à l'aise, considérant les autres boursiers comme des membres d'une famille dont je connaîtrais d'emblée défauts et qualités... : la jungle du capitalisme.

La Bourse, temple redoutable où se déroulent les grandes aventures de l'argent! Certains la maudissent, d'autres l'adorent, mais elle exerce sa fascination sur ceux qui y voient, comme en un miroir déformant, la caricature de l'humanité.

Ses coulisses sont passionnantes et l'on y découvre quelquefois ces petites causes qui ont de grands effets. Ce n'est pas un monde très harmonieux car l'argent a le don, par une étrange radioactivité, de laisser transparaître les faiblesses les plus détestables de l'homme.

Dans ces arènes sanglantes, j'ai très tôt appris que l'argent n'a pas d'odeur, *pecunia non olet*, disait déjà l'empereur Vespasien. Et comme mon odorat est fort sensible, j'ai mis longtemps, quoique ayant commencé très jeune dans le métier, à apprendre à respirer...

Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de repenser à toutes ces années sans un certain malaise, avec quelques remords même, si je compare les revenus d'un professeur ou d'un chercheur aux sommes astronomiques qu'un spéculateur gagne ou perd en quelques séances de Bourse...

L'appât du gain, la recherche de l'argent remonte à la nuit des temps. Caton, le modèle de l'austérité, celui-là même qui personnifie dans l'Histoire l'ascèse et la vertu écrivait : « La vertu d'un homme consiste à laisser à sa famille plus de bien qu'il n'en a reçu de ses pères... » Cet « Enrichissez-vous » est un conseil que l'Histoire nous donnera encore maintes fois.

Au premier contact on imagine aisément qu'à la Bourse on gagne à tous les coups, mais on apprend vite qu'on peut également perdre, voire s'y ruiner.

Depuis quarante-cinq ans j'ai spéculé sur toutes les valeurs, à terme, au comptant, de Wall Street à Paris, de Zurich à Tokyo, sur les changes, les actions et les obligations, même celles des pays devenus communistes, sur les matières premières, le cuir de mes semelles, le caoutchouc des pneus de ma voiture, la laine et le coton, le bacon de mon petit déjeuner, le cacao, le whisky, la soie de ma cravate, les métaux, précieux ou vils, etc.

J'ai, dans ma vie, même spéculé sur le vent! Celui qui soufflait sur les blés des plaines américaines ! J'ai spéculé quand ça sentait la poudre, quand grondait la révolution ou la guerre civile, en période de déflation, d'inflation, de dépression, de hausse, de baisse, de réévaluation et de dévaluation.

Et, vétéran de la spéculation, j'ai survécu : parce que sur 100 cas je ne me suis finalement trompé que 49 fois... et c'est ce 1 % de différence qui m'a fait vivre.

J'ai tout perdu plusieurs fois, d'ailleurs celui qui ne s'est pas retrouvé « lessivé » au moins deux fois dans sa vie ne mérite pas le nom de spéculateur...

Je n'échangerais pas mon expérience contre mon pesant d'or, mais je suis enchanté de pouvoir en communiquer une partie aux jeunes qui viennent m'écouter et me questionner dans les séminaires ou les conférences.

- Quel métier conseillerez-vous à votre fils? m'at-on demandé une fois.

Si j'avais des fils, je voudrais que le premier soit musicien, le deuxième peintre, le troisième écrivain, quant au quatrième, il faudrait bien qu'il devienne boursier pour nourrir les trois autres !

Dans les pages qui suivent se trouvent précisément quelques lettres, adressées à ce quatrième fils imaginaire, accompagnées des réflexions de ma vie d'homme de Bourse.

2 GLOIRE ET MISÈRE DE LA BOURSE *Lettre à un jeune boursier*

Ce qu'un « pro » de la Bourse doit savoir.

Mon cher...

Je suis très heureux que tu commences ton apprentissage chez un agent de change; rien ne garantit que tu accrocheras la fortune mais c'est certainement la meilleure manière de la frôler en utilisant ton intelligence à bon escient. Tu vas t'initier à cette gymnastique de l'esprit qu'est la spéculation, discipline que ne t'ont enseignée ni le lycée ni l'université. Par contre, tout ce que tu as appris, dans des domaines très éloignés de la finance - à première vue du moins -, que ce soit de la philosophie ou de l'histoire de l'art, va maintenant te servir. En ce qui me concerne, ma connaissance de la musique m'a souvent permis d'élaborer des combinaisons boursières qui se sont échafaudées toutes seules, pendant que je me laissais emporter par une symphonie ou un concerto.

L'activité intellectuelle d'un spéculateur ressemble en beaucoup de points à celle d'un journaliste : l'un et l'autre vivent de la presse, suivant et analysant avec minutie l'événement; le journaliste le décrit, le boursier le lit, souvent aussi il lit entre les lignes si vraiment il sait lire... La différence entre eux deux, c'est que le journaliste peut se permettre de se tromper, il restera quand même journaliste, quant au boursier s'il se trompe souvent il ne restera pas boursier bien longtemps...

Le journalisme d'ailleurs est une profession que j'aime tant que je l'ai finalement moi aussi adoptée, sur mes vieux jours!

Le monde est en continuelle évolution : guerre, au Viêt-nam ou ailleurs, tension entre les pays arabes, drogue, scandales ou problèmes raciaux aux États-Unis, élections au Japon, puissance des mass media, révolution dans la longueur des ourlets, pêche en Islande ou cancer du poumon. L'histoire universelle se fabrique au jour le jour et chaque événement se répercute sur la Bourse.

Ma vie entière se déroule au voisinage de l'Histoire, précisément parce que je vis de la Bourse et que tout ce qui se passe dans le monde a des incidences boursières.

La science de la Bourse? C'est un peu comme le disait Herriot de la culture : « Ce qui reste quand on a tout oublié », une phrase qui a beaucoup servi...

Un boursier ne doit pas être une encyclopédie vivante, avaler les bilans, engloutir les dividendes, les bénéfices, digérer les statistiques et les rapports annuels... toutes ces données, il faut certes les connaître mais surtout les laisser reposer sagement à l'ombre des archives ou dans la mémoire d'un ordinateur. Ne jamais s'embarasser de détails, mais essayer de tout comprendre au moment opportun, saisir les relations entre les êtres et les choses et en tirer à temps les conséquences. Il faut capter les événements comme le fait un radar, et en interpréter les données. Bref, l'indépendance d'esprit est, en la matière, une vertu cardinale.

Telle est pour aujourd'hui la méditation de cette première leçon de Bourse...

3 Art de la spéculation et artistes en spéculation

Mon cher...

J'ai bien compris que tu n'avais pas l'intention de rester commis d'agent de change très longtemps et que tu rêvais de devenir spéculateur pour ton propre compte, j'entends spéculateur au sens noble du terme. Bernard Baruch, qui fut un financier célèbre et le conseiller très écouté de quatre présidents des États-Unis ne répondit-il pas fièrement à une Commission d'enquête du Congrès américain qui le pria de déclinier ses qualités et profession : spéculateur...

Le premier dans l'histoire à porter ce titre est probablement Joseph, fils de Jacob, ministre des Finances du Pharaon d'Égypte. Aussi doué que clairvoyant, il tira des rêves de son maître les principes d'une politique économique avisée : stocker les excédents de récolte des années grasses pour les remettre sur le marché pendant les années maigres.

Joseph fut-il, il y a quatre mille ans, l'ancêtre génial de l'économie dirigée ou tout simplement le premier agioteur de l'histoire accaparant les marchandises pour en pousser artificiellement les prix...

Dans l'antique Athènes, où l'on spéculait sur les monnaies, les gens de finance portaient le nom de « trapézites », sans doute les tables sur lesquelles ils exposaient les pièces d'or, d'argent et de bronze avaient-elles la forme de trapèzes, mais je ne peux m'empêcher de penser que c'est aussi un nom symbolique, les acrobates de la Finance ne sont-ils pas de véritables trapézi(s)tes?

Si le nom du banquier Phormion, pourtant coupable d'un certain nombre d'irrégularités financières n'est pas passé à la postérité, du moins a-t-il donné à son avocat, Démosthène, l'occasion de prononcer, avec des cailloux dans la bouche peut-être, le premier plaidoyer passionné en faveur de la spéculation.

A Rome, carrefour financier du monde méditerranéen, fleurissait également une spéculation immodérée. On spéculait frénétiquement sur les céréales, sur les matières premières. Caton le censeur, qui réclamait, avec le patriotisme acharné qui l'a rendu célèbre, la destruction de Carthage, contribua à la ruine de bon nombre de ses concitoyens. En effet Carthage était le grenier à blé de l'Empire et quand les troupes victorieuses de Scipion pénétrèrent au cœur de la cité vaincue, les entrepôts et les silos furent pillés, et Rome reçut bientôt, en plus de la récolte intérieure, des milliers de tonnes de céréales qui firent basculer puis culbuter les cours.

Tous les jours, vers midi, au soleil du Forum, entre le temple de Janus et la basilique Porcia, où se tenait la Bourse des Romains, les riches citoyens de la ville se rassemblaient pour écouter parler le plus fameux avocat de son temps : Me Cicéron.

La méthode spéculative de Cicéron est encore très à la mode de nos jours. Il achetait des terrains ou des immeubles vétustes dans des quartiers déshérités de la ville, puis attendait, et même à l'occasion provoquait, le moment propice pour s'en défaire moyennant une forte plus-value... Cicéron « promoteur » affirmait que l'argent est le nerf de la République...

4 (Un bien étrange personnage que *l'homo speculator...*)

Aujourd'hui encore, la spéculation reste le moteur de l'économie de marché et l'argent son carburant n°1.

Sir Isaac Newton, immortel apôtre des lois de la gravitation, s'essaya lui aussi à la spéculation mais avec si peu de bonheur qu'il alla jusqu'à interdire que l'on prononçât devant lui le mot de « Bourse »...

Beaumarchais, Casanova et même Balzac, personnalités pourtant bien différentes, jouaient passionnément en Bourse, et Spinoza, le philosophe, autant que Ricardo, l'économiste, se flattaient l'un et l'autre d'être des spéculateurs acharnés.

Sous le portrait de Lord Keynes, le plus grand économiste du xx^e siècle, qui ornait le pavillon britannique à l'Exposition universelle de Montréal en 1966, on pouvait lire... (j'en ai relevé les termes exacts)... « John Maynard Keynes qui réussit à se constituer une fortune sans travailler »...

Peut-être devons-nous les plus belles toiles de Gauguin à son infortune boursière, puisque c'est à une malheureuse expérience chez un agent de change parisien qu'il dut de s'enfuir vers Tahiti, criblé de dettes.

J'ai rencontré dans ma vie de véritables « toxicomanes » de la Bourse. Dans les années 20, j'habitais Montparnasse, alors quartier authentique d'artistes et de rapins. Le soir, à la terrasse du Dôme, je rencontrais souvent Foujita, encore très profane à cette époque, accompagné d'une magnifique créature. Il ne manquait jamais de me demander : « Alors, cher Kosto, comment va la Bourse?... » Et parfois, Hemingway réclamait le silence à sa table pour se plonger dans les derniers cours de Wall Street.

Et Fritz Kreisler, le grand violoniste! J'aurais tant voulu qu'il me parle de musique et de musiciens, mais sa seule question, quand il me voyait, était de savoir ce qu'il fallait acheter ou vendre... n'admettant sans doute pas que mes oreilles distinguent autre chose que les fausses notes de la Bourse! Il avait évidemment sur moi la supériorité indiscutable de pouvoir jouer fort bien le soir au violon et de regagner ce qu'il avait mal joué le matin à la Bourse...

Mon ami Emmeric Kalman, roi de l'opérette viennoise, était dévoré d'une sorte de passion pour la Bourse. Un jour, il me téléphona de Vienne. Fallait-il ou non vendre quelques-unes des valeurs de son portefeuille - il s'agissait à l'époque de 100 000 dollars - pour acheter chez Cartier le brillant dont rêvait sa femme? Je fus bien obligé de répondre positivement à cette étrange question, d'autant que, quelques heures auparavant, sa femme elle-même m'avait supplié de recommander à son mari ce placement que ses « meilleures » amies, déjà pourvues en la matière, lui conseillaient avec une énergique sincérité. Et c'est ainsi que quelques jours plus tard un splendide diamant ornait le doigt de Vera Kalman... Garder I.B.M. ou US. Steel aurait certainement été beaucoup plus raisonnable, mais on peut se poser la question de savoir si le plaisir de porter une pierre aussi exceptionnelle et de la montrer en société n'est pas un dividende plus important qu'un profit de Bourse... Il est préférable qu'une femme fixe son choix sur des robes, des fourrures ou des bijoux plutôt que de s'éprendre d'un amour fou pour un compte en banque.

J'eus la chance, après la guerre, de rencontrer en Suisse celui que je considère comme un des dieux de la musique : Richard Strauss, et même de devenir, à ma grande joie, le jeune ami de ce très vieux monsieur. Je l'écoutais avec avidité, pensant qu'il ne pouvait et ne savait dissenter que de son art et de sa musique. Mais, à ma profonde déception, lui et son épouse Pauline ne me parlaient que d'argent, me posant mille et une questions sur la

Bourse, sans que jamais je ne puisse les pousser à aborder de sujet un peu plus désintéressé!

La Bourse fascine les hommes d'une étrange façon. Je reçois chaque été dans ma maison du Midi un de mes amis de Budapest, le Dr Janos H., homme de grande culture, féru de littérature française. J'avais un jour invité à déjeuner mon voisin et ami, un écrivain qui eut le prix Goncourt d'autrefois, et enseigne la littérature française aux États-Unis où il s'est installé. J'étais heureux de montrer à mon invité à quel point un Hongrois suit et connaît la littérature française, même derrière le rideau de fer. Mon ami Janos s'était préparé comme un bachelier à l'examen du professeur... Las, mon déjeuner littéraire ne fut qu'un long interrogatoire sur les pétroles, l'or, le dollar et les électroniques. Dépité autant que déçu, mon savant hongrois ne put même pas placer un mot...

J'avertis solennellement les maîtresses de maison que ma présence autour d'une table risque de faire dévier les conversations vers un sujet unique : la Bourse! sache bien, mon cher jeune boursier qu'il pourrait bien t'arriver les mêmes mésaventures...

5 Les femmes et la Bourse

Les femmes m'ont souvent demandé ce que je croyais qu'elles devraient savoir de la Bourse. Je suis encore de la vieille école et je crois que la Bourse est un champ de bataille réservé aux hommes. Par contre, les femmes ont intérêt à bien connaître les boursiers puisque les hommes tirent profit de la Bourse et les femmes profitent de ces profits...

Les boursiers dépensent généralement avec largesse l'argent gagné dans la mesure où ils ont l'impression - fausse - qu'ils le gagnent facilement, comme dans les vaudevilles où l'on allume son cigare avec un billet de banque!

Quand la chance est du bon côté, on a tendance à oublier que cet argent qui file si vite est bien souvent emprunté, et qu'à la prochaine liquidation boursière il faudra peut-être tout rembourser.

La hausse, expliquait avec cynisme un de mes vieux amis à son fils débutant en Bourse, la hausse, mon garçon, c'est du champagne, du caviar, des voitures, des jolies femmes, et la baisse, c'est une bière au comptoir, le métro, une paire de saucisses et ta mère... Les austères définitions des économistes arrivent, malgré une formulation très différente, à des notions bien voisines...

Comme on peut gagner aussi à la baisse, une femme avisée devrait toujours avoir « en réserve » un spéculateur à la baisse, de manière à se protéger contre les lendemains qui déchantent.

La chance tourne vite en Bourse, comme la girouette au vent, mais le spéculateur le plus aguerré ne sait pas toujours d'où viendra la bourrasque. Les femmes, elles, sont peut-être plus rapides à déceler les changements de l'humeur de leurs maris, qui suit une évolution parallèle à celle des cours. Les bonnes et les mauvaises années se succèdent inmanquablement, il faut savoir attendre patiemment.

Il n'est ni facile ni reposant d'être la femme ou la maîtresse d'un boursier! Il faut des nerfs solides, car c'est la Bourse qui décide de l'humeur familiale, des vacances et, dans les bonnes années, de la nouvelle voiture ou du manteau de fourrure tant attendu.

Un spéculateur vit, pense et rêve par la Bourse, et cela non plus ne rend pas la vie quotidienne très facile!

La plupart des hommes, après une journée de travail et de problèmes, aiment écouter, même d'une oreille un peu distraite, les bavardages de leur épouse et de leur famille. Un boursier jamais! Le soir venu, il argumentera, discutera encore, le plus souvent seul avec lui-même, se préparant déjà à affronter la séance du lendemain.

Une épouse avisée se devrait de connaître le portefeuille de son mari, de l'étudier de manière à ne lui servir que les fromages ou les boissons dont il possède au moins quelques titres... mais alors attention, Madame l'épouse d'un spéculateur, il vous faudra également surveiller les cours pour éviter de couper l'appétit de votre mari le jour où ses valeurs auront baissé...

Parfois un boursier achètera une Fiat plutôt qu'une Peugeot suivant qu'il est actionnaire de l'une ou l'autre marque.

La femme d'un boursier est aussi une « publicité vivante » ! Dans la mesure où son élégance, sa beauté, sa joie de vivre proclament les succès de son mari. Mais, là aussi, attention de garder la modestie indispensable, l'équilibre entre la discrétion et le succès !

Certes les femmes ne jouent pas seulement un rôle de figurantes. A quoi peuvent bien servir les connaissances techniques s'il manque la lueur divine de l'inspiration, et il faut bien l'avouer, elle vient souvent des femmes...

6 Un match de football

Mon cher...

Tu me dis que tes nouveaux amis et collègues sont très actifs dans le secteur des matières premières, cela m'intéresse d'autant plus que mes premiers souvenirs de spéculation eurent pour cadre les Bourses de commerce.

La Bourse a coloré mes premiers souvenirs. La spéculation, c'était chez nous une affaire de famille, de père en fils. Quel autre chemin pouvais-je donc suivre, moi qui, dès mon plus jeune âge, avais appris que le système capitaliste consistait à travailler au minimum pour profiter au maximum...

La Bourse m'a donc fait vivre; elle m'a permis non pas de faire fortune dans l'oisiveté, mais de gagner largement ma vie tout en perdant beaucoup d'argent dans des affaires sérieuses et bourgeoises...

Ma première aventure avec la Bourse ressemble presque à un cauchemar.

Cela se passait dans le Budapest de mon enfance et j'avais encore l'âge de jouer aux billes.

Dans la Hongrie d'alors, la Bourse des céréales brillait d'un éclat particulier. Le pays était gros producteur de blé, de maïs et d'avoine. Les négociations à terme, les plus soutenues du continent européen, étaient animées par des ordres qui venaient de tous les pays du monde et donnaient à la ville une extraordinaire activité. Des affaires gigantesques côtoyaient des spéculations plus modestes; chacun jouait, comme au tiercé, selon ses moyens, et les Hongrois, on le sait, ont toujours été de grands joueurs...

Le Tout-Budapest se passionnait donc pour les grains, et pour tout ce qui peut déterminer le cours des céréales. Le maître du jeu était la météorologie : le temps, la couleur du ciel, le soleil trop dur qui risquait de brûler la récolte ou la pluie qui la ferait croître.

Les cours montaient et descendaient selon les variations de la météo, comme une grenouille sur les barreaux de son échelle.

Aux terrasses des cafés, si nombreux dans la ville, au coin des rues, au-delà des collines de Buda sur l'autre rive du Danube, on guettait les nuages, particulièrement cet été-là où la sécheresse était extrême et où l'eau qui ne venait pas compromettait gravement la récolte d'avoine.

Les hussards de l'armée, encore à cheval en ce temps-là, s'inquiétaient aussi, disait-on, pour le fourrage de leurs bêtes.

A l'inconfort d'un été torride s'ajoutait un autre sujet d'agitation : le match de football qui allait opposer les couleurs hongroises à une équipe étrangère. L'honneur sportif était en jeu, chacun ressentait personnellement la gravité de l'heure.

Le jour du match arriva enfin, pour réveiller un peu la torpeur des citadins écrasés de chaleur.

J'étais doublement surexcité, c'était mon premier match de football et, à ce plaisir tout neuf, s'ajoutait la joie d'être invité par mon oncle préféré.

Le matin, très tôt, je me précipitai, au saut du lit, vers la fenêtre, pour inspecter le ciel. Hélas, l'horizon était bouché, une masse de nuages sombres approchait, poussée par un violent vent de pluie, l'air était déjà lourd, le ciel noir, l'orage grondait presque. Mon cousin, qui faisait également partie de la fête, était tout aussi consterné que moi.

Tout au long de la matinée, le ciel s'assombrit encore. Qu'allait-il se passer sur le stade? Nous ne respirions plus...

A l'heure fixée, anxieux, nous arrivâmes chez l'oncle, persuadés qu'il allait conjuguer ses lamentations aux nôtres.

Surprise! ses yeux brillaient de joie, son sourire rayonnait, il se frottait les mains comme s'il venait de réussir quelque bon tour...

- Mes chers enfants, le match est officiellement décommandé, voyez cette pluie torrentielle, quelle journée formidable! ...

Il n'était d'ordinaire ni taquin, ni méchant. Nous, les enfants, restions muets. Plus de match, et il osait nous parler d'une merveilleuse journée. Tant de noirceur et d'inutile cruauté nous dépassaient complètement!

- Je suis ravi, je suis enchanté, ne cessait-il de répéter, sans remarquer les larmes qui perlaient à nos yeux...

Enfin il daigna abaisser son regard sur nous :« Alors, nigauds, vous ne comprenez donc rien du tout? Il pleut ! cela veut dire que l'avoine va baisser demain à la Bourse, la chance que j'attends depuis des semaines!... »

L'oncle avait vu juste, le lendemain il y eut un krach sur l'avoine, la récolte était sauvée, ceux qui avaient joué à la baisse, encaissèrent le profit attendu, les militaires furent rassurés, au prix de notre match...

Cette fête ratée, la Bourse me l'avait volée, mais je me jurai ce jour-là de prendre ma revanche sur le temps, le temps qu'il fait bien sûr...

Les opérations à terme sur les matières premières touchent à tous les domaines car elles trouvent leur raison d'être dans le processus commercial lui-même.

L'agriculteur vend son blé à terme au moulin, le sucrier vend son sucre à terme au chocolatier et aux limonadiers, et c'est à terme que le filateur achète la laine aux éleveurs, etc. En somme, chacun spéculé dans le secteur dans lequel il est spécialiste, achetant ou vendant plus que les quantités dont il a besoin ou qu'il doit livrer s'il croit que tel ou tel produit va baisser ou monter.

La plus grande minoterie de Hongrie a souffert, dans les années 30, d'un krach retentissant pour avoir ainsi spéculé de manière excessive sur le blé.

J'ai connu autrefois à Paris un courtier qui édifia une fortune considérable sur les commissions des fantastiques spéculations sur le sucre de Jacques Lebaudy, celui-là même qui s'était proclamé empereur du Sahara, et qui, tous les matins, passait des ordres d'achat de plusieurs centaines de sacs de sucre, indépendamment de la marche de son royaume industriel.

Rien n'a changé aujourd'hui. Un industriel de mes amis me parlait de son intense activité à terme sur les marchés du cuivre, de l'étain ou du plomb pour assurer les besoins de ses usines. Pressé de questions, il finit par me dire que souvent aussi il achetait ou vendait plus que nécessaire selon qu'il sentait l'évolution des cours à la hausse ou à la baisse. Je n'ai pas eu l'indiscrétion de lui demander si ses opérations lui rapportaient plus que l'activité de ses usines !

7 (Marienbad)

Un de mes plus anciens souvenirs de Bourse, également lié aux matières premières, a pour toile de fond l'été 1914 à Marienbad.

Toute ma famille se trouvait réunie dans cette petite ville de cure, assoupie dans les forêts de Bohême, où l'on vivait sans le savoir les derniers jours de l'Empire des Habsbourg, dans la gaieté et l'insouciance qui précèdent les catastrophes. Dans cette pacifique atmosphère de vacances, le coup de feu de Sarajevo sema la panique; les curistes venus de toutes les provinces de la monarchie bicéphale quittèrent la ville en grande hâte. Mes parents, eux, décidèrent de rester et d'attendre.

Au son des orchestres, à l'ombre des kiosques à musique, on discutait les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg ou de Berlin. Si la Bourse des valeurs avait baissé, la Bourse des marchandises n'avait rien perdu de sa vigueur, bien au contraire, l'odeur de la poudre avait déclenché une épidémie spéculative sur certaines marchandises intéressantes plus particulièrement la consommation civile et qui risquaient de ne plus être acheminées vers la Hongrie étant donné les difficultés de communications.

Le cours des produits venant de l'étranger et surtout des pays en guerre avec les Empires centraux grimpait et risquait de grimper plus encore. On spéculait sur tout, de la vanille aux clous de girofle, du cacao au poivre en passant par le raphia, dont les viticulteurs hongrois se servaient pour protéger les ceps de vigne, et qui était donc un article fort important.

Mon frère, alors jeune employé d'une grande banque de Budapest, avait saisi au passage un tuyau sur le raphia sur lequel il avait risqué, en même temps que ses économies, la tirelire de quelques amis confiants. Le cours du raphia était déjà très gonflé par la spéculation quand ces novices achetèrent leurs contrats. Il commença par monter en flèche, mais quand le maréchal Hindenbourg battit les Russes en Prusse-Orientale, à Tannenberg, et que l'euphorie de la victoire laissa espérer une paix rapide, il glissa rapidement, comme tout le reste d'ailleurs. La couverture déposée sur la transaction fondit vite et la banque réclama de nouvelles garanties, mais les poches étaient vides et mon frère, dont la mine s'allongeait chaque jour davantage, parla de suicide. Un point de hausse lui donnait quelque répit, trois points de baisse le replongeaient dans le désespoir le plus profond.

Nous vivions au rythme des nouvelles du front et de leurs répercussions sur le raphia...

A la fin, mon père, pressé par les uns et les autres ainsi que par les larmes maternelles, dut accorder la grosse somme indispensable à la liquidation de cette périlleuse position. Le mot de raphia ne fut plus jamais prononcé dans notre famille...

A peine cette affaire était-elle réglée, que les Français remportèrent la bataille de la Marne; on comprit que la guerre allait se prolonger longtemps encore, le raphia remonta et toutes les pertes furent épongées... Mais pour nous c'était trop tard.

Le monde de Marienbad, des kiosques à musique et des curistes internationaux a disparu depuis longtemps, comme la Bourse de Budapest. Mes parents et mon frère aussi. La spéculation sur le raphia, qui m'avait coûté la bicyclette rouge de mes rêves de gamin, me paraît aujourd'hui microscopique en face des spéculations gigantesques que nous vivons. La somme perdue par mon frère et qui faillit provoquer une tragédie familiale ne dépasse guère l'addition d'une gaie soirée d'un manitou de Wall Street. J'ai pourtant le sentiment d'avoir vécu là un drame qui est resté gravé en moi : l'une des larmes de mon enfance heureuse.

8 Une spéculation garantie

Je reviens aujourd'hui encore à la spéculation sur les matières premières, constatant que le public s'y intéresse de plus en plus.

Rien n'est plus alléchant en effet que les statistiques de consommation, les chiffres de prévision, les évaluations des stocks, qui s'alignent avec une irréfutable logique.

Cela semble un jeu d'enfant ou presque que de calculer l'évolution des cours du soja, des crustacés ou des coquilles d'œufs.

La Bourse de Commerce de Paris est aujourd'hui encore assez modeste puisque l'on ne traite, dans les grands halls de la rue du Louvre, que le cacao, le café, le sucre et le soja exclusivement à l'usage des professionnels.

Spéculer sur les matières premières est bien moins simple qu'il n'y paraît car on oublie toujours que l'impondérable est plus important que les statistiques les plus fouillées. Voici, pour servir mon propos, une petite histoire de la grande Histoire.

Vers 1933, une armée de courtiers de Chicago sillonnait les États-Unis et l'Europe, expliquant à tous ceux qui se laissaient prendre à leur bagout qu'ils avaient découvert « la » spéculation du siècle.

Depuis que le monde est monde, il existe un écart parfaitement constant entre le prix du maïs et celui du saindoux.

Supposons à titre d'exemple le maïs à 100, le saindoux sera à 120; il n'y a de différence entre l'un et l'autre que le voyage à travers le porc qui donne l'occasion au maïs de se transformer en saindoux...

Or, tout à coup, voici que le maïs était à 90 et le saindoux à 130. Chaque spéculateur digne de ce nom se devait, assuraient nos habiles courtiers, de profiter de ce fantastique écart. Par conséquent, il fallait acheter le maïs et vendre le saindoux. Se porter à la hausse sur le maïs et en même temps à la baisse sur le saindoux : un jeu d'enfant.

Noblesse oblige! comme plusieurs de mes amis, je ne pus résister à la tentation du « tout cuit » et me lançai moi aussi dans l'opération. Le sort nous réserva surprises et déceptions au-delà de toute espérance... Les uns aussi bien que les autres, les haussiers comme les baissiers perdirent sur les deux tableaux, car le maïs poursuivit sa baisse et le saindoux continua à monter...

Le coup était aussi rude à encaisser qu'incompréhensible à première vue... en effet un incident avait bouleversé la logique impeccable du trio maïs-porc-saindoux.

Un homme nouveau avait été élu à la présidence des États-Unis, sur un programme de remise en ordre de l'économie américaine, bouleversée par le cataclysme de la crise : Franklin Delano Roosevelt. Or, le New Deal agricole du président comprenait, entre autres mesures techniques, l'abattage de millions de porcelets, c'est-à-dire des véhicules mêmes de notre merveilleuse transaction!... Le maïs avait baissé parce qu'il y en avait trop, et plus assez de cochons pour le manger! Le saindoux était monté parce qu'il y avait soudain moins de porcs, donc moins de bacon, ingrédient indispensable au petit déjeuner anglo-saxon. Une véritable panique s'était emparée des industries consommatrices de matières grasses devenues introuvables et hors de prix.

La spéculation « parfaite » s'était écroulée, tel un château de cartes, parce que nous avions, un instant, oublié qu'il faut compter sur l'inattendu...

9 (L'argent métal)

C'est précisément l'inattendu qui transforme, comme un coup de baguette magique, une banale transaction commerciale en spéculation!

J'ai une autre aventure rooseveltienne à verser à ce dossier : celle de l'argent métal, souvenir cuisant entre tous. C'est une épopée glorieuse que celle du métal blanc. Elle remonte aux temps héroïques de la colonisation espagnole, alors que les conquistadors éblouis par cette Amérique fabuleuse qu'ils découvraient envoyaient au roi d'Espagne de chimériques récits. De Potosi à Madrid, de ce Pérou mystérieux au cœur de la Castille, on aurait pu jeter un pont d'argent avec le filon fantastique qu'ils avaient trouvé...

Les temps avaient changé, cette passion de l'argent ne brûlait plus Henry Morgenthau Jr., grand argentier du président Roosevelt, qui avait sur le métal des idées infiniment plus réalistes. La grande crise battait son plein depuis le jeudi noir d'octobre 29, et une terrible déflation étouffait littéralement le pays, de surcroît ravagé par une profonde crise de confiance.

Morgenthau avait pensé qu'une revalorisation du métal détendrait peut-être la situation.

Une certaine pression des États de l'Union producteurs d'argent, le désir de revaloriser le pouvoir d'achat de certains pays également producteurs, le Mexique par exemple, et d'augmenter celui des pays détenteurs d'un important stock d'argent, tout cela représentait des arguments favorables à une hausse du métal. Le magot des Chinois, le bas de laine des Indes, c'était l'argent qui jouissait alors d'un prestige comparable à celui de l'or de l'Occident. La roupie indienne comme le dollar chinois étaient « accrochés » au cours de l'argent.

Sans qu'il s'agisse d'un bimétallisme avoué, Morgenthau entendait procurer à la Federal Reserve Bank, la Banque Centrale des États-Unis, une encaisse métallique argent, parallèlement à l'encaisse or. Une loi fixa donc le prix auquel le gouvernement achèterait désormais l'argent extrait des mines des États-Unis et interdit, en outre, l'importation du métal étranger.

Nous, les spéculateurs, à l'affût des décisions de haut lieu, avions flairé une bonne piste. Il fallait se précipiter sur l'argent à Londres, marché principal de ce métal, où le prix était d'un quart inférieur au prix d'achat de Morgenthau. Des sommes énormes passèrent ainsi dans le public. Doucement les cours montaient, face au très fort volume de la spéculation. Mais l'opération conservait son intérêt étant donné la marge entre le cours pratiqué et celui de Morgenthau.

L'argent affluait en masse vers les États-Unis. Petit à petit il sortait de ses cachettes de par le monde, de Chine surtout, et voici comment. C'était pour les Chinois, qui avaient toujours été les contrebandiers les plus adroits du monde, un jeu d'enfant que de diriger ce fleuve argent via Hong Kong vers l'Amérique. L'argent venu de Chine avait exactement la même couleur que celui du Nevada, et celui du Montana ressemblait à s'y méprendre aux cargaisons qui arrivaient de Bombay, en contrebande. La Federal Reserve Bank, elle, payait, payait toujours!

Les Chinois s'affairaient avec le produit de ces ventes, à acheter clandestinement des armes en Allemagne, en prévision de la guerre civile qui couvait déjà.

Sous l'impulsion du ^{Dr} Schacht, gouverneur de la Reichsbank et grand maître de l'économie du III^e Reich, le nouveau régime pressurait de plus en plus les ouvriers pour forcer les exportations d'armes à des prix inférieurs à ceux de la concurrence.

Et c'est ainsi que la politique monétaire d'un financier qui n'avait peut-être pas assez réfléchi, arriva par la mystérieuse circulation des capitaux, à renforcer les premiers jalons de l'économie nazie...

L'histoire se termina en une nuit : Morgenthau changea d'avis et de politique : la Federal Reserve Bank ne continuerait plus à payer l'argent métal un prix pareil. La législation fut rapidement modifiée et, conséquence immédiate, les cours de l'argent s'effondrèrent à Hong Kong, à Bombay autant qu'à Londres.

Avec cette spéculation qui aurait dû me laisser un bénéfice astronomique, j'avais été milliardaire sur le papier pendant vingt-quatre heures... Le mirage s'effaça, balayant avec lui mes milliards, sans pour autant me réduire au désespoir! J'avais le temps devant moi, le temps de gagner encore, de perdre et de regagner.

Sur le métal blanc, je pris ma revanche trente ans plus tard, en achetant encore une fois de l'argent métal, à un moment où les États-Unis avaient imposé un prix plafond. J'avais la conviction que ce prix maximum n'était pas assez élevé et qu'il serait modifié un jour ou l'autre. En effet, au bout de quelques semaines, le gouvernement le releva de 20 cents, cette fois-ci j'avais bien joué... mais dans des proportions très modestes! Le coefficient le plus important, la pierre angulaire de tout calcul boursier, c'est l'Impondérable, ce I majuscule qui donne la solution de l'équation quand il est trop tard, qu'il faudrait savoir retrancher ou ajouter quand il en est encore temps.

En la matière, il ne faut pas oublier que le système exceptionnel de Roosevelt et des mesures du New Deal répondaient à une situation exceptionnelle elle aussi. Tirer l'Amérique du cauchemar exigeait des initiatives peu communes, contraires parfois aux intérêts particuliers mais conformes au bien public et le président Roosevelt osa, malgré les réticences du Big Business, en prendre la responsabilité et réussir. Mais Wall Street, pardonne difficilement...

10 (La guerre)

L'interventionnisme et le fait du prince déjouent bien souvent en effet les spéculations les mieux orchestrées.

1940-1941 : les hostilités faisaient rage en Europe, les États-Unis n'étaient pas encore entrés dans la mêlée. Pourchassé par la guerre, je m'étais, heureusement, réfugié à New York. Ayant à ce moment quelques liquidités, que je ne tenais pas à placer en valeurs mobilières, je songeai que les matières premières me protégeraient sûrement d'un éventuel avilissement du dollar par la valeur intrinsèque qu'elles conserveraient toujours à l'abri des entrepôts.

J'essayais d'être à la fois raisonnable et malin... Je n'allais pas acheter du blé, du maïs ou du coton, qui venaient du sol des États-Unis et ne risquaient donc pas de manquer, mais plutôt des matières importées, des produits exotiques qui venaient de loin, sur lesquels il pouvait y avoir pénurie et qu'on allait forcément stocker. En dehors des périls quotidiens de la guerre sous-marine, les marchandises venant d'Extrême-Orient et du Pacifique étaient soumises à une forte hausse des frets et des primes d'assurance.

Sur cette constatation, j'établis une liste des matières spéculatives. En tête le caoutchouc, produit stratégique de première importance, puis la soie qui allait pâtir des relations inamicales avec le Japon, le poivre, l'étain, dont le périple depuis Java semblait compromis, et enfin la laine d'Australie indispensable aux millions d'uniformes à confectionner.

Si la théorie était parfaite, la pratique le fut beaucoup moins...

Après le désastre de Pearl Harbor, les États-Unis se jetèrent dans la guerre. Et à partir de ce moment-là, l'intervention gouvernementale sabota mon échafaudage de spéculations, dont aucune finalement ne réussit.

Le caoutchouc, vedette de ma liste pour son importance militaire, fut réquisitionné avant même l'entrée en guerre des États-Unis, fait sans précédent dans l'histoire.

La soie resta relativement stable parce qu'un concurrent de taille venait d'être introduit sur le marché par Dupont de Nemours : le nylon. Quand la guerre avec le Japon raréfia la soie, les cotations furent simplement suspendues et la liquidation forcée établie au cours pratiqué à la veille des hostilités.

Quant à la laine, elle subit un sort encore plus inattendu. Les navires qui transportaient des munitions vers l'Australie en rapportèrent des cargaisons entières au lieu de revenir à vide. L'intensification des rotations U.S.A.-Australie gonfla donc les stocks et permit ainsi de stabiliser les cours.

Par contre, toutes les matières que j'avais négligées, les trouvant trop élémentaires, se révélèrent, elles, à cause de leur provenance domestique, d'excellentes spéculations...

Le président Roosevelt, malgré son autorité incontestable, avait dû se laisser aller à une certaine démagogie. Sollicité, pressuré par les planteurs du Sud et les fermiers du Middle West, il fut bien obligé d'accorder des garanties de prix, des soutiens gouvernementaux sur le coton et les céréales, en échange des soutiens politiques dont il avait besoin.

Dans cette affaire-là également, les Impondérables, mauvais génies des spéculations trop bien montées, avaient gâché mes projets, brouillé les cartes du jeu parfait que je croyais avoir bâti. Guerre ou paix, armistice, coup d'État, mode, fantaisie, autant d'éléments qui peuvent annuler ou multiplier les calculs fondés sur l'argument que l'on croit le plus solide, la statistique que l'on imagine la plus inattaquable...

C'est une navigation périlleuse que la spéculation qui exige un bateau solide autant qu'un pilote habile.

11 La météorologie et la Bourse

Il faudrait à un bon boursier son météorologue particulier, car le temps joue un rôle important dans les spéculations en matières premières.

Les nuages m'ont poursuivi tout au long de ma carrière boursière. J'ai tremblé pour le coton en scrutant le ciel de La Nouvelle-Orléans, au-dessus de la récolte de blé, comme j'ai guetté le vent dans les grandes plaines du Middle West avant d'acheter ou de vendre à Chicago.

J'ai tout de suite saisi quel étrange passe-temps d'école buissonnière animait de temps à autre la Bourse de Commerce à Paris, où l'on voyait des messieurs, fort dignes au demeurant, mandataires de gros intérêts sucriers, se livrer pendant les séances de Bourse à un étrange ballet. Sortant de la salle en grande hâte, ils se précipitaient dans la rue, examinant le ciel d'un air inquiet avant de regagner, toujours en grande hâte leur palais de grisaille. En effet, c'est la pluie qui fait pousser la betterave, dont on fait le sucre...

Le ciel s'éclaircissait, le sucre montait, quelques gouttes, le voilà qui glissait...

Paris fut, déjà avant 14 et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le grand champ de bataille du sucre. Un jeu passionné s'y livrait, sous la baguette de grands animateurs qui faisaient les beaux jours de cette Belle Époque. Le gouvernement dut même intervenir pour remettre de l'ordre dans le marché à la suite de la déconfiture d'un des rois du sucre, un certain Crosnier, directeur des sucreries d'Égypte; le cours du sucre était en effet tombé en une nuit de 33 à 16 francs, faussant toutes les transactions sur un produit alimentaire de première nécessité.

Pluie ou soleil, les conditions atmosphériques signifient une hausse ou une baisse de 5 à 10 % sur les matières premières qui sont soumises à la loi du ciel.

J'ai perdu pas mal d'argent il y a quelques années dans une spéculation sur la poudre d'œufs, à Chicago, premier marché de matières premières du monde. Les statistiques autant que les prévisions des spécialistes affirmaient péremptoirement qu'il fallait vendre à la baisse, que le marché était saturé pour des mois. Or, le général hiver en décida autrement : il fit si froid cette année-là, - contre toute prévision - que les poules ne se remirent à pondre qu'avec beaucoup de retard et que les ménagères américaines durent, pour le breakfast familial, utiliser de la poudre d'œufs ! La denrée devint rare, si rare même que son prix monta de 50 %. Quant à ma spéculation, elle fut cassée... dans l'œuf!

La nature intervient parfois d'une manière encore plus brutale, et transforme en drames de simples incidents. Je ne pense pas à des circonstances exceptionnelles, tremblement de terre ou inondation, mais au climat naturellement excessif de quelques régions du globe qui peut déchaîner de véritables catastrophes financières.

Certaines banques suisses subissent encore les séquelles du krach retentissant qui se produisit il y a quelques années quand une société financière d'importance sauta littéralement sur les variations du baromètre...

Cette société, très grosse opératrice en matières premières, avait spéculé à la baisse sur un produit qui a de multiples usages agricoles : le coprah, c'est à dire l'amande de coco débarrassée de sa coque et préparée pour l'extraction de l'huile. Pour la petite histoire, rappelons que le coprah, composant essentiel de la margarine, est aussi l'ingrédient générateur de la mousse floconneuse du bain des starlettes. Cette société avait vendu au trust hollandais Unilever, son plus gros client, une quantité énorme de coprah. Elle escomptait, à la fin de la guerre de Corée, dans les années 1953, une baisse générale de

toutes les matières premières sur le marché international, en particulier sur les produits en provenance du Pacifique.

Son idée consistait à acheter la récolte de coprah des pays producteurs avant la date fixée pour la livraison, à bon compte, soit à un prix d'achat qui lui permette de réaliser un écart important. C'est là le schéma classique de la spéculation à la baisse. Mais il advint que le typhon « Isabelle » s'abattit un beau jour sur les Philippines, principal cultivateur du coprah, et que ces beaux espoirs s'abîmèrent en quelques heures dans les flots qui ravageaient la récolte.

Notre société helvétique eut toutes les peines du monde à se procurer la marchandise promise, qu'elle ne pouvait plus acheter sur place puisque la presque totalité des cultures avait été anéantie. La pénurie de coprah fit naturellement monter les cours. Ceux qui en possédaient des stocks purent dicter leurs prix et la société suisse, étranglée, dut s'incliner. L'opération se solda par des pertes qui dépassèrent les dizaines de millions de francs lourds mettant momentanément en difficulté un certain nombre de banques fort honorables qui s'étaient portées garantes du marché vis-à-vis de Unilever.

Petites causes, grands effets, pour avoir, en somme, vendu la peau de l'ours avant que de l'avoir tué... Et, dans le langage de la Bourse, ceci a une signification très particulière.

BULL and BEAR, le taureau et l'ours, tandem familier bien au-delà des Bourses anglo-saxonnes d'où il partit un jour.

Bearish ou seulement *bear*, ours, c'est celui qui compte avec la baisse, qui a la mentalité d'un baissier.

Il vend aujourd'hui, comme nous l'avons déjà expliqué, tel article, telle marchandise, telle valeur qu'il ne possède pas encore, qu'il se procurera plus tard, reculant son propre achat parce qu'il pense que le prix de demain sera plus bas que celui d'aujourd'hui.

Le boursier bearish, comme le chasseur de la fable, vend ce qu'il ne possède pas encore.

Face à l'ours, son opposé, son contraire : le taureau, le *bull*, est *bullish* celui qui fonce, l'animal sûr de sa puissance qui catapulte, cornes en avant tout ce qu'il rencontre sur son chemin.

Dans les couloirs de Wall Street, à l'heure où l'on sonde les opinions, avant que ne se lève, à 10 heures, le rideau quotidien, les brokers s'interrogent sur la tendance : *bullish ou bearish*? Ce vocabulaire n'a pas seulement droit de cité à Wall Street, toutes les Bourses du monde l'ont adopté, en lui conservant sa forme anglaise originale.

Bull et *bear*, ce sont du monde deux conceptions entièrement différentes, des frères ennemis qui se haïssent. Le taureau fonce sur l'ours qui, tapi, attend le moment de l'écraser plus sûrement. L'issue de la lutte ne dépend pas seulement de l'endurance des deux adversaires, ni de leur violence, mais de toutes sortes d'éléments politiques, économiques, sociaux, philosophiques, psychologiques qui font de la Bourse un univers en continuelle évolution.